

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 60 (1922)  
**Heft:** 3

**Artikel:** La mort du cochon : lue à un souper de pieds de porcs des anciens Zofingiens, le 3 août 1885  
**Autor:** Berguer, Albert  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-216974>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 23.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Perclliouset passâve son écoula et lè dzein l'avant de âo capitaino :

— Vo sède! Perclliouset, sè vâo pas gênâ de vo z'ein contâ, mâ sarâ pas dâi z'étiu.

Manque pas. Vaitcè, la premiere demeindze, Perclliouset que va vè lo capitaino et lâi fâ dinse :

— Dite-vâi, capitaino, lâi arâi pas moyan d'avâi condzi po demeindze que vint? Mè faut allâ trovâ ma fenna. N'a pas accotoumâ d'ître soletta à l'ottô et i'è adî pouâre que lâi arreve oquie.

— Na, Perclliouset, pu pas tè baillî condzi. Ta fenna m'a justameint écrit que quand t'a condzi, te ne débèrinne pas dâo cabaret... Eh bin! que ci-to de cein?

— Mè peïnso, so repond Perclliouset, que lâi a doû meinte deïn cllî l'affère.

— Quaise-tè?

— Oi, capitaino. Lo premi l'è mè, po cein que su pas maryâ.

\* \* \*

Ora, allâ repondre dinse âi z'officiè et vo m'ein dera dâi novalle.

Marc à Louis, du Conteur.

ANNONCE. — Parue dans un journal de la Suisse allemande :

« A vendre un singe, deux chiens et un perroquet. S'adresser à madame C. qui, étant fiancée, ne peut s'encombrer de tant de bêtes.

DANS LA SALLE DES MARIAGES. — On vient d'unir, pour la vie, un couple. L'épousée est douée d'un physique qui annonce un caractère manifestement acariâtre. Au sortir de la salle, le préposé serre cordialement les mains à un des témoins, en le félicitant.

Le témoin, surpris et reconnaissant : — Je vous remercie, mais je ne suis, toutefois, ici qu'en qualité de témoin.

Le préposé : — C'est précisément pour cela.



### LA MORT DU COCHON

Lue à un souper de pieds de porcs des anciens Zofingiens, le 3 août 1885.

ETTE pièce de vers a déjà été publiée dans le Conteur, du vivant de l'auteur, il y a de ça bien des années; c'est même notre journal qui en eut la primeur. On la retrouve aujourd'hui, en compagnie de plusieurs autres morceaux, non moins spirituels, dans une brochure éditée par la librairie Baatard, à Yverdon, et intitulée : *Vivent les Vieux*. En ce temps de soirées-choucroute, *La Mort du Cochon* aura certainement son succès.

\* \* \*

Entonnons un chant d'allégresse!  
Depuis le temps que je l'engraisse  
Ce porceau pète dans sa graisse  
Et geint déjà comme un damné!  
Qu'on range près de la courtine  
Tous mes couteaux, la grande tinte  
Et le trebuchet, guillotine  
De ce vulgaire condamné!

Oh! l'on frémit, alors qu'on jauge  
Ce que ce goinfre, dans sa bauge,  
A vu dégringoler dans l'auge.  
Oui, vraiment l'esprit se confond  
Et je tremble alors que je pense  
A la formidable dépense  
Que nous cause sa grasse panse,  
Véritable tonneau sans fond!

Digne neveu de Méléagre,  
Il est têtû comme un onagre,  
Pansu, pou... et puis podagre,  
Car tout à l'heure il trébuchait  
En s'avançant d'un air austère.

Vers le lieu sacré du mystère,  
Où bientôt, en quittant la terre,  
Il rougira le trébuchet.

Et le martyr qui se démène,  
A son bourreau qui le malmène,  
Rappelant sa nature humaine,  
Gémit, étendu sur le flanc,  
Quand, soudain, le boucher rapide

D'un coup tranche la carotide  
Et la vie, en pourpre liquide,  
Jaillit dans le seau de fer-blanc.

Sous le froid tranchant qui le larde,  
Sentant déjà que la camarde  
Envahit jusqu'au péricarde,  
Il crie et mène un train d'enfer  
Jusqu'à ce que la parque avide,  
Secouant ce corps qui se vide,  
Blanchit de sa houppe livide  
Le goin troué de fil de fer.

Allons! Dans la tine d'eau chaude,  
Dit le charcutier, qu'on l'échaude,  
Son œil luit comme une émeraude,  
Il a l'accent d'un convaincu.  
Quand, soudain, relevant sa manche,  
Il lance comme une avalanche  
Les soldats armés de poix blanche  
Sur le cadavre du vaincu.

Sans aucun respect pour ses affres,  
Prévoyant de prochaines baffres,  
L'artiste, en deux ou trois balaffres,  
Fait quatre pieds prêts pour le grill.  
Et puis, sublime facétie,  
En commençant son autopsie,  
Le monstre, pour gratter sa scie,  
Détache un disque de nombri!

Hô! Calez bien la machine  
Et retournons sur son échine  
Cet énorme magot de Chine,  
Ce gras émule d'Abélard!  
Et maintenant, qu'on contemple,  
Dans le recueillement du temple,  
Ce grand et magnifique exemple  
De dix centimètres de lard.

Mes bons amis! Tout à la joie,  
Notre patriarche a le foie  
Ferme et grassouillet comme une oie.  
Il n'est ni trop mou, ni trop dur,  
Nous allons le mettre en saucisse  
Et pour peu qu'elle réussisse,  
Au baptême du gros Narcisse,  
Nous mettrons des porreaux avec.

Détachant du colon transverse,  
La coiffe que le jour traverse,  
Allons, mes enfants, qu'on y verse  
Ces succulents matériaux.  
Là, maintenant la chair menue  
Nous montre, comme la peau nue,  
Sous la gaze d'une ingénue,  
Le triomphe des atrioux.

Puis, quand la peau parcheminée,  
Par trois mois à la cheminée,  
Où nous l'aurons acheminée,  
Frisottera sur le jambon,  
Au repas du prochain baptême,  
Toujours d'après l'ancien système,  
Nous chanterons sur ce vieux thème :  
« Mangeons-en tous, car il est bon ».

Voici venir l'instant suprême.  
Mélant au sang un pot de crème,  
Qu'il fouette et bat avec système,  
L'homme devient Robert Houdin,  
Car, soudain, cette masse informe,  
Sous ses doigts grasseux se transforme,  
Et devient un serpent énorme,  
Noir et visqueux : c'est le boudin!

Au fond du bassin qui l'enserme,  
Il ne reste plus qu'un viscère,  
Pâle et gluant comme un ulcère.  
A qui la poche? La veux-tu?

Et riant de la facétie,  
On voit l'enfant de l'Helvétie,  
Dans un coin, gonfler la vessie  
En soufflant dans un gros fêtu.

Tout est fini, dépouille informe  
Disparaît dans l'ancre difforme  
De cette cheminée énorme!  
Dès longtemps elle attend la mort,  
Et, là-haut, victime enjumée,  
Que le genièvre a parfumée,  
On aperçoit dans la fumée  
L'apothéose d'un grand mort.

Maintenant, messieurs, il me semble  
Que pour consacrer tous ensemble  
Les principes qui nous rassemblent,  
Modestement et sans éclat,  
Nous dirons à la cuisinière :  
Ne quittez jamais cette ornière;  
Vous avez la bonne manière  
De mettre les pieds dans le plat!

D<sup>r</sup> Albert BERGUER.

S. B. B.,... C. F. F.

ENTENDU la conversation suivante dans le train, entre Renens et Lausanne :  
Jean-Louis, en accent vaudois : — Sais-tu ce que veut dire les lettres : S. B. B. et C. F. F. qui sont sur tous les wagons des Chemins de fer suisses?

Jaques : — Non... Non...

Jean-Louis : — Eh! bien, c'est un Vaudois qui a inventé cette formule qui est toute une phrase.

Jaques : — Ah!... mais tu ne me dis pas ce que cela signifie.

Jean-Louis : — Tu n'as pas deviné?

Jaques : — Non...

Jean-Louis : — Cela veut dire aux Suisses allemands : Soyez Bons Buveurs, Chers Frères Fédéraux.

Jaques : — Ah! c'est bien trouvé; mais pour nous remettre de la peur que tu m'as faite, nous irons boire 3 décis en arrivant à Lausanne.

Les deux ensemble : — D'accord.

### UNE GIFLE

UN jeune homme est devant le juge, accusé d'avoir, sans motif, giflé une dame, paisiblement assise dans le tramway.

Le juge. — Accusé, vous avez giflé une dame sans raison; veuillez nous indiquer qui a pu vous déterminer à une pareille façon d'agir.

L'accusé. — Puisque vous me le permettez, Monsieur le Juge, je vais vous conter l'affaire telle qu'elle s'est passée et je doute que vous puissiez garder jusqu'au bout votre sang-froid.

» Donc, je monte dans le tramway et vais m'asseoir auprès d'une dame. Le conducteur vient délivrer les billets. Je prends deux sous dans ma poche de gilet, y mets mon billet à la place et tout est dit. Ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, sort l'argent, ferme le portemonnaie. Elle reçoit le billet, ouvre le portemonnaie, y plie le billet, referme le portemonnaie, ouvre sa sacoche, y met le portemonnaie, ferme sa sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche, puis ferme le réticule.

» Je change de tramway. Ma voisine, qui a fait de même, vient prendre de nouveau place près de moi. Le conducteur arrive. Je sors mon billet de ma poche de gilet, le montre et le remet à sa place. Ma voisine ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, ferme sa sacoche, ouvre son portemonnaie. Le conducteur estampille le billet. La dame ouvre son portemonnaie, y met le billet, ferme le portemonnaie, ouvre la sacoche, y met le portemonnaie, ferme la sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche et referme le réticule.

» Arrive — horreur — le conducteur en chef des tramways. Je sors à nouveau mon billet et le lui présente; ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, referme le réticule, ouvre...

Le juge. — Au nom du ciel, taisez-vous. Vous